

Le curé de Cucugnan, « fabliau » languedocien

Georgette WACHTEL

Le conte fait partie des douze premières *Lettres de mon moulin*, achevées en 1866, en collaboration avec P. Arène, alors répétiteur au lycée de Vanves (avec lequel A. Daudet noue des liens d'amitié) et parues dans *L'Événement* du 18 août au 4 novembre¹. Il aura suffi d'un conte de quelques pages, *Le curé de Cucugnan*, pour que s'inscrive dans l'imaginaire français le village éponyme parmi d'autres contes gentiment satiriques, d'une saveur humoristique et bienveillante, à l'encontre des moines et des curés, dans la tradition des fabliaux du Moyen Âge, tels que *Les trois messes basses* et *L'élixir du Père Gaucher*. Il ne s'agit pas véritablement d'anticléricisme car A. Daudet, comme ses amis félibres, quelquefois monarchistes affirmés, est catholique, conservateur hostile au centralisme dit jacobin. Le nom même du lieu est si comique qu'il en paraît irréel et que souvent on ne se pose pas la question de la réalité de son existence. Au temps où les *Lettres* faisaient partie du programme de cinquième, il déclenchait sur les lèvres des élèves un rire réprimé par décence. De nos jours, malheureusement, Blanquette est la seule rescapée de l'oubli. On peut penser que l'auteur, comme Joseph Roumanille et son successeur Achille Mir, en joue dès la première phrase du récit, en faisant attendre le nom de la paroisse : « L'abbé Martin était curé... de Cucugnan. » Ils en jouent encore, lorsque, tous trois, détachent les deux premières syllabes, même si cela donne une tonalité familière, réaliste, qui fait de saint Pierre une sorte de greffier ou d'huissier aimable, souriant et courtois envers son visiteur : « Voyons un peu : Cucugnan disons-nous, Cu...Cu...Cucugnan. Nous y sommes. Cucugnan... » traduction fidèle, mot pour mot, du texte de J. Roumanille. La

¹. Selon A. Daudet lui-même.

². Nous n'entrerons pas dans les débats soulevés par O. Mirbeau sur la véritable paternité de l'œuvre, en 1883, la question, d'un point de vue littéraire, nous paraissant n'avoir aucune importance ; contentons-nous de la réponse de P. Arène, parue sous forme d'une lettre adressée à A. Daudet, dans *Gil Blas* le 16 décembre 1883 dans laquelle il reconnaît une collaboration fraternelle avec son ami pour la moitié des *Lettres*.

personnalité d'A. Daudet fait que le lecteur imagine Cucugnan du côté de la rive gauche du Rhône plutôt que dans le département de l'Aude, même si aujourd'hui, grâce au développement des transports et du tourisme, cette région est mieux connue.

Pourtant l'incipit du conte révèle les circonstances de la découverte du fabliau : à l'occasion de la publication annuelle « à la Chandeleur... en Avignon » d'« un joyeux petit livre, rempli jusqu'aux bords de... cette fine fleur de farine provençale ». A. Daudet n'en revendique donc pas la paternité, il se présente comme le traducteur du texte de son ami J. Roumanille : « Et voilà l'histoire du curé de Cucugnan telle que m'a ordonné de vous la dire ce grand gueusard de Roumanille, qui la tenait lui-même d'un autre bon compagnon. » Ainsi se trouve esquissée la chaîne de transmission de cette légende du folklore provençal dans le dernier paragraphe³. L'accusation de pillage d'écrivains provençaux, d'imposture même, faite à Daudet n'a pas de sens puisqu'il donne ses sources. À ce compte il faudrait accuser de plagiat les tragiques grecs, La Fontaine et, pourquoi pas Homère ?

L'histoire du curé de Cucugnan appartient à la tradition orale, populaire avant d'entrer dans la littérature. Il existe un premier écrit anonyme, en langue d'oc dont il ne subsiste que quelques vers contenant les éléments principaux développés ultérieurement. Le héros en est le Père Bourras, il a un rêve qui l'emmène à la porte du paradis, puis au purgatoire et enfin à la porte de l'Enfer. Il est le curé du village de Ginestas dans l'Aude, Bourras rimant avec Ginestas, marque, pour G. Jourdanne⁴, « un indiscutable cachet d'origine audoise ».

Sur cette mince donnée, Hercule Birat a composé un poème en français intitulé *Le sermon du Père Bourras* dans un recueil paru en 1860⁵. Birat reprend l'aventure du père Bourras dont il garde le nom et celui du village mais le portrait moral du curé mérite d'être comparé à celui qu'en donneront ses successeurs. Il manifeste un grand intérêt pour les biens matériels et rêve de se voir attribuer une riche cure par saint Pierre, témoignant des frustrations du bas clergé et de son attachement aux biens de ce monde.

Blanchot de Brenas (1838-1877), dont la naissance à Yssingeaux⁶, ville qui fut rattachée au comté de Toulouse avant d'appartenir au roi de France, explique peut-être son intérêt pour les Corbières et son folklore, rapporte, d'un voyage dans les Corbières, cette histoire d'une réconciliation avec l'Église grâce au stratagème du curé de Cucugnan qu'il appelle Marty et qui désormais gardera ce patronyme ou celui de Martin, sa version nordique. Il est possible qu'originaire d'une ancienne terre provençale il ait recueilli directement de la bouche des habitants, dans la langue d'oc, cette légende : « Le clergé des Corbières offre à l'observation des types fort peu communs. Écoutez cette homélie que je répète telle qu'elle me fut contée. » Après avoir cité le village près de Rouffiac-des-Corbières l'auteur éprouve le besoin d'ajouter que Cucugnan n'est pas le lieu où l'anecdote s'est déroulée : « Ce nom a été pris au

³. Une Provence qui, selon le mot fameux de F. Mistral, s'étend des Alpes aux Pyrénées correspondant aux territoires dont le suzerain était le comte de Toulouse et dont la langue première est l'occitan.

⁴. *Contribution au folklore de l'Aude*, Carcassonne, 1900, p. 123.

⁵. *Poésies narbonnaises*, Narbonne, Emmanuel Caillard, tome 2, Sixième entretien.

⁶. Nom occitan : Sinjau.

hasard pour ne froisser aucune susceptibilité⁷. » Précaution surprenante. Aujourd'hui les cucugnans devraient être plutôt reconnaissants envers leurs pêcheurs d'aïeux qui leur assurent une certaine rente. Au cœur du village, une maison d'habitation, dédiée à Achille Mir⁸, aménagée en théâtre propose, toutes les demi-heures, un spectacle d'images virtuelles, hautes en couleur qui transporte le spectateur dans les différents lieux du conte.

C'est avec J. Roumanille⁹ que le sermon du curé de Cucugnan entre en littérature, ce n'est pas un hasard. Poète et prosateur, il a l'ambition de rendre à la langue occitane son lustre, il partage avec son cadet de douze ans et ami, F. Mistral, la volonté de restaurer la langue maternelle, naturelle, historique. Ils sont persuadés que cette restauration dépend de la qualité des poètes et des écrivains, ils souffrent du déclin de leur langue, du fait qu'elle ne soit plus parlée, pour ainsi dire, que par les petites gens et les paysans. Devant la tristesse de sa mère qui ne peut comprendre ses vers en français, Roumanille décide de ne plus écrire qu'en provençal. Si l'on en croit A. Daudet, dans la nouvelle intitulée *Le poète Mistral*, la mère du poète ne comprend pas le français. Quant à A. Daudet, bien que né à Nîmes, de parents nîmois, il apprend tardivement le provençal, entre quatorze et seize ans et c'est au contact de ses amis félibres et voisins qu'il découvre la culture provençale. Cependant il reste un auteur parisien partagé entre le soleil méridional et la grisaille parisienne. Bien que maîtrisant la langue provençale il est un écrivain de langue française et d'un goût classique qui apparaît nettement si on compare sa traduction au texte original de son ami. Il annonce une traduction fidèle mais un peu allégée. Son dessein est de faire connaître aux Parisiens qu'il interpelle directement le meilleur des contes provençaux, d'ailleurs pour le plus grand contentement de ses amis.

J. Roumanille, A. Daudet donnent à entendre les voix, les accents des personnages, à voir leurs gestes, leurs mimiques, à entendre les bruits ; ces personnages sont vivants et nettement caractérisés. Le décor du drame est dressé, en un mot il y a théâtralisation du fabliau. Le conte débute par le portrait moral du curé dont la démarche n'est dictée que par sa bonté, l'amour de ses paroissiens et la pureté de ses intentions ; tout cela est dit rapidement, simplement, avec des proverbes, des images tirés de la langue populaire : « Bon comme le pain, franc comme l'or, il aimait paternellement ses Cucugnans¹⁰. » Se trouve désamorcée la critique de la moralité du stratagème qui a recours au mensonge, exploite la cupidité pour attirer les villageois à la messe par la nouvelle que leur brave curé a découvert un trésor. Ce mensonge n'est pas retenu par Daudet sans doute par un souci de cohérence psychologique pour plaire au rationalisme parisien, de même qu'il présente avec précaution son rêve : « Mes frères, vous me croirez si vous voulez », mais n'est-il pas dans la nature humaine qu'un père ne recule devant aucun moyen pour sauver ses enfants ? La compassion va

⁷. Souvenirs de voyage publiés en 1858-1859 sous le titre *Avec mon ami Félix*.

⁸. Né à Escales, entre Carcassonne et Narbonne (1822-1901), auteur du *Sermo dal curat de Cucugna* paru en édition bilingue en 1885.

⁹. Né à Saint Rémy de Provence (1818-1891) fondateur du mouvement félibrige en 1854 dont le président était F. Mistral (1830-1914).

¹⁰. L'original en occitan nous semble préférable par le choix du redoublement de la comparaison et le mot père redonne tout son sens au mot abbé : « Amavo cucugnans coume un paire sis infants. »

immédiatement vers à ce brave curé à l'ambition si modeste ! « ... pour lui son Cucugnan aurait été le paradis sur terre, si les Cucugnanais lui avaient donné un peu plus de satisfaction. » Qu'on est loin du rêve du curé d'Hercule Birat ! Il est bien seul dans son église, encore plus seul dans la version de Daudet que dans celle de Roumanille où il est assisté par un bedeau, un sacristain qui roupille (*sic*) et un sonneur de cloches qui oublie au cabaret l'heure de la messe, ou celle d'Achille Mir. La description du confessionnal, livré aux araignées, les hosties sans usage le jour de Pâques, autant d'indices qui montrent l'état d'abandon de la pratique religieuse. Chez les deux auteurs provençaux nombre de détails réalistes donnent une allure familière aux personnages de l'au-delà, Mir renchérissant sur la version de Roumanille avec une verve et une faconde de paysan du Midi. Ainsi saint Pierre met ses bécies chez la premier, tandis que le second, par l'emploi d'un verbe pittoresque, fait voir le mouvement « perchant sur son nez ses lunettes de verre », qui montre l'ange du purgatoire « gracieux, la plume sur l'oreille », il nous fait entendre le grincement de ferraille de la serrure et les deux auteurs le cra-cra de la plume et l'on sourit de voir l'ange mouiller le bout du doigt « pour tourner les feuilles » (Mir), « mouillant son doigt de salive pour que le feuillet glisse mieux » (Roumanille).

A. Mir, près de vingt ans après la première œuvre littéraire, a un souci de vraisemblance et de réalisme. En effet les Cucugnanais ne sont pas si mauvais, ils aiment bien leur curé et le manifestent à la mesure de leurs pauvres moyens :

Monsieur l'abbé Marti, curé de Cucugnan,
Était bon comme le bon pain ;
Et tout le monde l'adorait.

Quand un paroissien récoltait
Au jardin, au champ, quelque chose,
Vite, vite un présent à Monsieur le curé !

Il en était de même au temps des porcs : longes, saucissons arrivaient en « avalanches ». Le brave curé a conscience de la pauvreté de ses ouailles :

Ce serait péché de faire la quête,
Car il ne nous vient qu'une poignée de gens
Mal habillés, tous indigents

Suit la description du délabrement du confessionnal, vermoulu, évoqué en un vers concis et pittoresque, dans la veine de Marot ou de La Fontaine : « Araignées, rats y font ripaille. » Sans connaître l'occitan il est facile de saisir, d'entendre la drôlerie de l'original et d'en savourer la langue.

Iragnos, rats y fan tampouno.

Le désespoir du curé est à son comble lorsqu'il ne voit pas « une tête grise à Pâque ». Il doit à tout prix trouver une solution, « sinon tout Cucugnan sera flambé sans lard », on appréciera la sève paysanne de l'expression. A. Mir cherche à l'exonérer de toute fourberie. Il résiste le plus longtemps possible aux conseils de son

bedeau ; curieux personnage, est-il inventé ou ressurgit-il du folklore ? C'est un homme rustre qui a l'expérience de la guerre, détail qui ne manque pas d'intérêt. Il finit par convaincre le curé de renoncer à la douceur et à la morale et de prêcher plutôt sur l'Enfer.

Faites donner Lucifer
Armé de sa fourche rouge
Qui enfourne tant de damnés,
Et vous verrez les cœurs les plus endurcis
Qui à l'église tournent le dos
Trembler de peur, venir, fidèles
Et gentils comme des agneaux.

Avant de se résoudre à suivre les conseils de son bedeau, il se passe une semaine jusqu'à ce qu'il trouve « le truc ensorceleur », terme déplacé dans la bouche du saint homme mais tout est permis pour ramener les fidèles au bercail. La deuxième partie de l'anecdote peut commencer. A. Mir retient l'invention du trésor pour attirer les Cucugnans à l'église et le récit du rêve suit fidèlement les étapes traditionnelles du folklore.

Nous voyons dans cette version l'alliance dérangeante d'un guerrier, à la retraite certes, et qui boit comme un trou (mais dans ce Midi vinicole, *in vino veritas*) et de la sainteté pour la plus grande des causes, dans un esprit de croisade.

Si l'on s'en tient à la vision naïve du démon cornu armé d'une fourche auquel les fidèles du XIX^e siècle ne croient plus et à la drôlerie des injures avec « Ah ! Feu de Dieu, tu fais la bête, toi...Eh ! b...de teigneux¹¹ » et plus loin « laid corbeau » ; si l'on s'en tient à cette vision de l'Enfer, on est en présence d'un spectacle ludique mais, si l'on fait abstraction de ces détails cocasses c'est une plongée dans un conte cruel sous le signe de l'épouvante, en contraste total avec la bonhomie villageoise de saint Pierre et la courtoisie du bel ange aux ailes noires du Purgatoire. Il s'agit d'un spectacle terrifiant avec description des effets somatiques de la peur : grosses gouttes de sueur, en même temps frissons, sensations d'être transi, les cheveux qui se dressent sur la tête ; l'horrible spectacle est annoncé par l'odeur de brûlé, la chair rôtie que les Cucugnans peuvent imaginer grâce à la comparaison avec l'odeur qui leur est familière, lorsque le maréchal ferrant « brûle pour la ferrer la botte d'un vieil âne ». Tous les sens sont en alerte : puanteur insoutenable, sensation de brûlure provenant de l'air embrasé, difficultés respiratoires et l'ouïe atteinte « par une clameur horrible, des gémissements, des hurlements et des juréments ».

Commence alors l'horrible spectacle de malheureux damnés « au milieu d'un épouvantable tourbillon de flammes ». La réaction des auditeurs du sermon ne se fait pas attendre : « Ému, blême de peur, l'auditoire gémit, en voyant, dans l'Enfer tout ouvert, qui son père, qui sa mère, qui sa grand'mère, qui sa sœur. »

C'est un spectacle virtuel issu d'un cauchemar ; pourtant doit-on le considérer comme un joyeux conte, traitant avec humour et une certaine autodérision un sujet

¹¹. Traduction édulcorée de Roumanille *Bougre de rascas*, nom de poisson synonyme de teigneux, mais quel sens donner à « bougre » dans un contexte religieux si l'on songe au péché de « bougrerie » c'est-à-dire d'homosexualité sévèrement condamné par l'Église ?

grave, qui inquiéta, tourmenta pendant plus d'un siècle la Provence et surtout la région des Corbières et du comté de Foix ? On peut légitimement se demander si ne se profile pas en filigrane dans la texture du récit une tragédie occultée, plus ou moins volontairement, sous l'effet de la terreur, provoquée par une oppression impitoyable et l'usure du temps lorsqu'il ne reste plus que la mémoire d'une peur dont le sens s'est perdu, comme dans un cauchemar lorsque le cerveau dévie la conclusion attendue, angoissante, vers une fin optimiste.

Bien des éléments des différentes narrations de ce conte traditionnel convergent dans ce sens en tant que signes, indices vraisemblables d'une réalité profondément enracinée dans le cœur des habitants. Les peuples restent marqués par le souvenir de leur histoire souvent transfigurée par leur imagination.

La situation géographique de Cucugnan n'est pas sans importance ; le prospectus touristique présente le village comme « cité du pays cathare ». Le seigneur du lieu, pendant la croisade contre les Albigeois (1209-1229), puis le soulèvement de la Provence se joint à la résistance languedocienne mais se soumet à Louis IX en 1241. Il abritait des religieux cathares dont Raimond de Termes, diacre du Razès. Après la chute de Montségur (1244), refuge des cathares, il ne reste plus que la forteresse de Quéribus qui tombe en 1255, après trois semaines de résistance. Il est impossible d'ignorer ce haut lieu qui domine Cucugnan, perché sur un éperon rocheux de 728 mètres. L'affaire mérite d'être rapportée, un cauchemar qui ne finit pas trop mal, à la différence de Montségur. Le vainqueur en est Olivier de Termes, né à Termes en 1200 dont le père, Raimond, fut emprisonné à Carcassonne où il mourut en 1210, après la prise de son château par Simon de Montfort. Devenu adulte, Olivier, cathare notoire, se met au service des comtes de Toulouse et de Trencavel et soutient le Languedoc révolté contre l'Inquisition, puis se rallie au roi de France qui le charge de pacifier la région. Réconcilié avec l'Église, vainqueur de Quéribus, il permet cependant à Chabert de Barbaira de gagner la Catalogne et il semble que les habitants furent épargnés. Que devinrent les cathares du lieu ? Eurent-ils le temps de s'enfuir ? Les documents n'attestent que la prise du château.

Le nom de Marti est sans doute très répandu ; cependant c'est une étrange coïncidence que ce nom soit aussi celui du diacre cathare, En Marti ou Bertrand Martin, à la tête de l'église cathare en 1232.

Le stratagème du trésor, pour attirer les Cucugnanais au prêche ne peut être qu'une ruse qui spéculé sur leur cupidité mais il évoque aussi ce trésor cathare qui hante les imaginations jusqu'à nos jours depuis la chute de Montségur, trésor jamais retrouvé, toujours recherché et dont il est fait mention dans la déposition d'un certain Imbert de Salas, seul à parler de l'évacuation du trésor grâce à la complicité des gens de Camon-sur-l'Hers.

Plus étrange encore, l'anecdote ne donne aucune explication de l'abandon de l'église et il est peu vraisemblable qu'une population paysanne, en ces temps lointains, fût composée d'esprits forts, insolents et quelque peu provocateurs sans se tourner vers une autre église, comme le signale le curé de Roumanille :

Je vis (...) le Tortillard qui, lorsqu'il me rencontrait portant le bon Dieu, filait son chemin, la barrette sur la tête, et la pipe au bec et, fier comme Artaban... comme s'il avait rencontré un chien.

Le Putois, chez A. Mir, va encore plus loin : « la pipe au bec, crachait, sans quitter le chapeau, me regardant de travers. » Ce mépris de l'homme d'Église, l'état d'abandon de l'église elle-même, la désertion des offices font écho à l'indignation de saint Bernard :

Les églises sont sans prêtre, les prêtres n'ont plus le respect qui leur est dû (...) On méconnaît la sainteté du sanctuaire de Dieu et les sacrements ne sont plus regardés comme sacrés ; les jours de fête se passent sans solennité¹²,

autant d'indices dénoncés comme cathares et il s'inquiète que les hommes meurent sans s'être réconciliés. Dans une lettre adressée au Chapitre général de Cîteaux en 1177, Raimond V, comte de Toulouse, fait le même constat, implorant son assistance pour extirper l'hérésie. Il n'est jamais fait allusion au catharisme sinon par un indice léger, l'injure de « bougre » lancée par le démon, le mot étant synonyme de « bulgare » et l'hérésie bogomile étant censée venir de ce pays.

On peut trouver abusive cette lecture du conte sur la base d'indices minces, nous le reconnaissons, mais nous pensons qu'il ne reste pour ainsi dire rien du catharisme ; cependant le souvenir de la terreur engendrée par la violence de la reconquête, l'épouvante qui saisit l'auditoire accompagnée d'hallucinations au récit du cauchemar, les visions des damnés, des proches pris dans les tourbillons de flammes correspondent trop à la réalité vécue par plusieurs générations d'Occitans pour qu'on lise avec le sourire cette scène brève mais pénible d'hystérie collective à moins de n'y voir que spectacle de diablerie et, en ce cas, le rire est libérateur.

¹².221^e Épître.